

Franz Kafka

Journaux

Traduction de l'allemand
par Robert Kahn

NOUS
MMXX



Note du traducteur

Pourquoi proposer une nouvelle traduction des *Journaux* de Franz Kafka ?

Il existe déjà une traduction en français de ce que l'on appelle « les journaux » de Kafka. Elle est due à Marthe Robert, l'amie d'Antonin Artaud, qui fut aussi une grande spécialiste de l'œuvre de l'écrivain pragois¹. Son travail a été publié en 1954 chez Grasset². Cette traduction est élégante, fluide, généralement bien informée du contexte, elle est bien moins critiquable que les versions de textes de Kafka proposées à la même époque par Alexandre Vialatte. Alors, pourquoi en proposer une « retraduction » ?

Il y a une raison qui justifierait à elle seule cette entreprise : la traduction proposée par Marthe Robert ne correspond pas à l'intégralité du texte des « journaux » de Kafka. En effet, la traductrice est partie de la version établie par Max Brod en 1951³ (il avait publié des extraits dès 1937). Or celui-ci avait procédé à une certaine censure des textes de son ami, en éliminant les noms des

personnes encore vivantes, et un certain nombre des remarques qui le concernaient lui-même. Dans sa tentative de faire de Kafka un « saint laïque », des passages jugés « obscènes » avaient aussi été supprimés. De plus, Marthe Robert a traduit un certain nombre de fragments à partir de la traduction anglaise, parue en 1948-1949⁴, plus complète que l'édition originale en allemand. Donc, ces pages sont une traduction de traduction, ce qui introduit un fort risque de distorsion.

On peut ajouter que la traductrice suit nécessairement la chronologie des lettres telle que l'a proposée Max Brod, chronologie qui s'est avérée à tout le moins hypothétique selon les chercheurs.

Se pose enfin le problème de la place à accorder dans le volume aux fragments fictionnels. Dans l'édition procurée par Claude David chez Gallimard en 1984 pour la collection de « La Pléiade », ils sont absents du volume contenant le texte des « Journaux⁵ », alors qu'un certain nombre de « fictions », mais pas toutes, figurent dans celui qui a été édité originellement par Grasset. Pourtant on ne trouvera pas dans ce volume *Le Verdict*, et le premier chapitre du *Disparu (L'Amérique)*. Or ces textes, comme beaucoup d'autres, qui sont des fragments narratifs, figurent dans les mêmes cahiers manuscrits qui contiennent les notations « diaristes ». Une note, par exemple, qui appartient incontestablement à cette catégorie, commente d'ailleurs immédiatement la fiction correspondante : il s'agit du texte célèbre qui explique la gestation du « Verdict », notation datée du 23 septembre 1912. Il y a un intérêt certain, par exemple, à pouvoir lire dans la continuité la première version, manuscrite, de la nouvelle et, immédiatement après, le commentaire de Kafka.

Les « Journaux » ce sont, matériellement, 12 cahiers in-octavo avec une couverture en toile cirée noire, plus deux liasses de feuillets séparés, que l'écrivain lui-même considérait comme son « Journal ». Ces cahiers sont constitués, pour la plupart, d'une quarantaine de feuilles d'un papier non-ligné, non-filigrané, de couleur blanc-jaune, de format d'environ 25 cm sur 20 cm. Ils sont conservés depuis 1961 à la Bodleian Library d'Oxford. Ils couvrent les années 1910 à 1922, avec de très fortes disparités quant à la fréquence et à la longueur des notations, les premières années étant les plus riches. Il nous semble essentiel de respecter ce fait que Kafka ne faisait pas de différence, quant au support d'écriture, entre la fiction et « l'autobiographie », celle-ci étant évidemment liée au projet de la tenue d'un « journal ». Nous suivons donc la leçon qui a été proposée dès 1990 par les éditeurs de la « Kritische Ausgabe ⁶ », qui ont reproduit à l'identique les cahiers manuscrits de la Bodleian. La chronologie des textes a été établie par un groupe de chercheurs, elle est très différente de celle de Max Brod. Elle n'est d'ailleurs pas linéaire : on trouvera des pages écrites en 1910 placées à la suite d'autres, datées, elles, de 1911. Il arrivait en effet à Kafka de commencer un cahier par la fin. L'acte d'écriture est ainsi restitué par les chercheurs au plus près de son flux et de sa continuité. Le texte corrige aussi certaines erreurs du déchiffrement initial des manuscrits. La présente édition est donc la seule à ce jour à traduire en français l'intégralité des cahiers des journaux à partir des manuscrits.

Il y a aussi d'autres raisons de « retraduire ». D'abord, comme l'a amplement démontré Antoine Berman⁷, les grands livres devraient être retraduits à chaque nouvelle génération, tout

simplement parce que la perspective sur le monde et sur le langage change en près de soixante-dix ans (dans ce cas précis). Cela permet aussi de corriger quelques erreurs ou approximations, de tenir compte de l'avancée de la recherche, en particulier, pour Kafka, dans le domaine de la génétique textuelle. Marthe Robert, malgré toutes ses éminentes qualités, sa très grande connaissance de l'œuvre, était prise dans une époque qui n'est plus la nôtre. Et elle a aussi, comme tout traducteur, ses angles morts : elle traduit systématiquement, par exemple, les mots, essentiels, de « das Schreiben », et « schreiben » par « littérature » ou par l'expression « travail littéraire » alors qu'on peut les traduire plus littéralement par « écriture » ou « écrire ». Cela nous semble rendre mieux compte de l'ambiguïté que Kafka entretenait envers ses « écrits », entre fierté et humilité. Plus généralement, nous pensons que Marthe Robert utilise un langage qui se révèle comme trop élégant, trop fluide, conforme à une certaine idée du « style » et du « grand écrivain », là où Kafka n'hésite pas, parfois, à utiliser des expressions simples, voire familières. Son niveau de style n'est que rarement très élevé. N'oublions pas que ces notations n'étaient bien sûr pas destinées à être publiées. Elles devaient connaître le même sort que tous les autres écrits, celui stipulé par le fameux « testament » laissé à Max Brod, c'est-à-dire la destruction. Du coup, certaines formulations sont elliptiques, ou parfois peu compréhensibles. Kafka ne se soucie guère de la ponctuation. Dans la mesure du possible nous avons respecté cette ponctuation ou son absence, les répétitions, les singularités de l'orthographe⁸ et, en général, tout ce qui peut rappeler qu'il s'agit d'un manuscrit qui n'a pas été revu. Notre traduction s'inscrit ainsi à la suite des versions que

nous avons proposées des lettres *À Milena* et des *Derniers cahiers*⁹. Elle tente de rester la plus proche possible du texte original, en préservant les litotes, la syntaxe, et en « laissant résonner dans la langue d'arrivée l'écho de l'original¹⁰ ».



Journaux

Les variations de l'orthographe et de la ponctuation, les abréviations, l'usage des majuscules et des guillemets sont ceux de Kafka. La mise en page, avec ses irrégularités, se tient au plus près de celle des manuscrits. Les mots et expressions en français dans le texte sont encadrés par des astérisques. [N. d. É.]

Premier cahier

Les spectateurs se figent quand le train passe devant eux.

« À chaque fois qu'il m'interroge » le i séparé de la phrase¹¹ s'en-
vola comme un ballon sur la prairie.

Son sérieux me tue. La tête enfoncée dans le faux col, les cheveux
lissés en ordre autour du crâne, les muscles des joues serrés en bas
à leur place

La forêt est-elle toujours là? La forêt était encore à peu près là.
À peine mon regard s'était-il déplacé de dix pas que je la perdis,
repris par l'ennui de la conversation.

Dans la sombre forêt au sol spongieux je ne trouvai mon chemin que grâce à la blancheur de son faux col.

En rêve je demandai à la danseuse Eduardowa de bien vouloir à nouveau danser la czardas. Elle avait une large bande d'ombre ou de lumière au milieu du visage entre le bas du front et le milieu du menton. Juste au même moment quelqu'un entra avec les mouvements répugnants de l'intrigant qui s'ignore, pour lui dire que le train allait partir. À sa façon d'écouter la nouvelle je compris hélas qu'elle ne danserait plus. « Je suis une femme bien méchante et mauvaise, n'est-ce pas ? » dit-elle. Mais non, dis-je, pas du tout et je me préparai à partir dans une direction prise au hasard.

Auparavant je l'ai questionnée à propos de toutes ces fleurs qui étaient à sa ceinture. « Elles viennent de tous les princes d'Europe », dit-elle. Je réfléchis à la signification du fait que ces fleurs fraîches à sa ceinture avaient été offertes à la danseuse Eduardowa par tous les princes d'Europe.

La danseuse Eduardowa, grande amatrice de musique, se déplace toujours avec deux violonistes qu'elle fait souvent jouer, y compris dans le tramway. Car il n'est pas interdit de jouer dans le tramway, si c'est bien joué, que c'est agréable aux voyageurs et que cela ne coûte rien, c'est-à-dire si après on ne fait pas la quête. Il est vrai qu'au début cela surprend un peu, pendant un moment chacun pense que cela n'est pas convenable. Mais à pleine vitesse, par fort courant d'air et dans la rue silencieuse c'est joli à entendre.

La danseuse Eduardowa n'est pas aussi jolie à l'air libre que sur la scène. La pâleur de son teint, les os des pommettes qui étirent tellement la peau qu'il ne peut pas y avoir de mouvement plus puissant dans le visage, le grand nez — qui se dresse comme surgi d'une profondeur —, avec lequel on ne peut pas faire de plaisanteries, comme par exemple évaluer la dureté de sa pointe ou l'attraper légèrement par en haut et tirer de-ci de-là en disant « mais maintenant tu viens avec moi », la large silhouette avec sa haute taille dans des robes trop plissées, à qui cela peut-il plaire — elle ressemble presque à une de mes tantes, une vieille dame, beaucoup de vieilles tantes de beaucoup de gens lui ressemblent. À part ses pieds impeccables il n'y a aucune compensation à ces défauts que la Eduardowa présente à l'air libre, mais vraiment rien qui permettrait de rêvasser, de l'admirer ou même de simplement la respecter. Et c'est ainsi que j'ai souvent pu voir la Eduardowa se faire traiter avec une indifférence que même des messieurs par ailleurs très distingués, très corrects, et alors même qu'ils se donnaient bien sûr

beaucoup de mal pour cela, ne pouvaient dissimuler en face d'une danseuse aussi connue que l'était tout de même la Eduardowa.

Le pavillon de mon oreille avait au toucher la fraîcheur, la rugosité, la froideur, le juteux d'une feuille.
J'écris cela très certainement à cause du désespoir que me causent mon corps et l'avenir avec ce corps

Quand le désespoir est aussi fortement déterminé et lié à son objet, repoussé en arrière comme par un soldat qui couvre la retraite et se laisse déchiqueter pour cela, alors il ne s'agit pas du vrai désespoir. Le vrai désespoir a toujours dépassé son but immédiatement et toujours, (En posant cette virgule il apparut que seule la première phrase était juste)



Es-tu désespéré?
Oui? tu es désespéré?
Tu t'enfuis? Tu veux te cacher?

Je passai près du bordel comme si c'était la maison d'une bien-aimée.

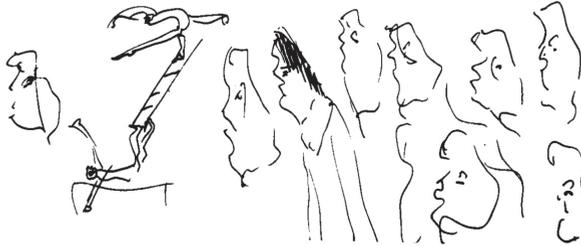
Des écrivains parlent puanteur

Les lingères dans les averses

Par la fenêtre du coupé

Enfin après cinq mois de ma vie pendant lesquels je n'ai rien pu écrire qui m'aurait satisfait et qu'aucune puissance ne pourra me rendre, alors même qu'elles en auraient toutes l'obligation, j'ai l'idée de m'adresser à nouveau à moi-même. J'ai encore toujours répondu à cela, à chaque fois que je m'interrogeais moi-même il y avait encore toujours quelque chose à tirer de moi, de ce tas de paille que je suis depuis cinq mois et dont le destin semble être une

mise à feu en été et une consommation plus rapide qu'un clignement des yeux du spectateur. Si seulement cela pouvait se passer ainsi avec moi ! Et cela devrait même se passer dix fois, car je ne regrette même pas ces jours malheureux. Mon état n'est pas le malheur, mais ce n'est pas non plus le bonheur, pas de l'indifférence ni de la faiblesse, pas de la lassitude, pas un intérêt pour autre chose, et donc c'est quoi ? Que je ne le sache pas est sans doute lié à mon incapacité à écrire. Et celle-ci je crois la comprendre, sans en connaître la raison. Toutes les choses qui me viennent à l'esprit y viennent non par leur racine, mais seulement de quelque part au milieu. Si quelqu'un essaie de les saisir, c'est comme s'il essayait de s'agripper à un brin d'herbe qui ne commencerait à croître qu'au milieu de la tige. C'est ce dont certains sont capables, comme par exemple des jongleurs japonais qui montent sur une échelle qui n'est pas posée sur le sol, mais sur les semelles levées d'un assistant à demi couché, et qui elle n'est pas appuyée contre un mur mais se dresse seulement dans l'air. Je ne le peux pas, même en ne tenant pas compte du fait que mon échelle ne dispose pas de ces semelles. Bien sûr ce n'est pas tout, et une telle interpellation ne m'amène pas encore à m'exprimer. Mais chaque jour au moins une ligne doit me viser comme on vise les comètes avec les télescopes. Et si alors j'apparaissais une fois devant cette phrase, attiré par cette phrase, comme par exemple ce fut le cas lors de la Noël passée, j'en étais arrivé au point de pouvoir tout juste me ressaisir, je semblais être vraiment sur le dernier barreau de mon échelle, qui pourtant était tranquillement posée sur le sol et appuyée contre le mur. Mais quel sol ! quel mur ! Et pourtant cette échelle ne tomba pas, mes pieds l'ont maintenue au sol, mes pieds l'ont collée au mur.



J'ai commis par exemple aujourd'hui trois effronteries, envers un conducteur, envers quelqu'un qu'on me présentait, donc envers 2 seulement, mais elles me tourmentent comme le feraient des maux d'estomac. De la part de tout homme cela aurait été des effronteries, à plus forte raison venant de moi. Je sortis donc de moi-même, je combattis à vide dans le brouillard et le pire est que personne ne le remarqua, que je commis l'effronterie en tant qu'une effronterie vis-à-vis de ceux qui m'accompagnaient, que je dus la commettre, je dus afficher la mine qui convenait, en porter la responsabilité; mais le pire fut qu'une de mes connaissances ne prit pas seulement cette effronterie comme la marque d'un caractère, mais comme le caractère lui-même, qu'il me rendit attentif envers elle et l'admira. Pourquoi est-ce que je ne reste pas en moi? Il est vrai que maintenant je me dis : regarde, le monde se laisse frapper par toi, le conducteur et celui qui t'a été présenté sont restés tranquilles quand tu es parti, le second t'a même salué. Mais cela ne signifie rien. Tu ne peux parvenir à rien si tu te quittes, mais que manques-tu d'ailleurs dans ton cercle. À cette harangue je

ne réponds que ceci : moi aussi je préférerais me faire frapper à l'intérieur du cercle plutôt que de moi-même frapper à l'extérieur, mais où diable est donc ce cercle ? Pendant toute une période je le vis posé au sol, comme inscrit à la chaux, mais maintenant c'est comme s'il flottait autour de moi, non il ne flotte même pas.

17/18 [18. /19.] mai [1910¹²]

Nuit de la comète¹³

J'ai été avec Blei¹⁴, sa femme et son enfant, je me suis écouté par instants de l'extérieur, comme les miaulements d'un jeune chat, accessoirement, mais c'est toujours ça.

Que de jours se sont de nouveau passés dans le mutisme, aujourd'hui c'est le 29 mai. Je n'ai même pas la constance de prendre en main tous les jours ce porte-plume, ce morceau de bois. Je crois bien que je ne l'ai pas. Je rame, je monte à cheval, je nage, je m'étends au soleil. Donc les mollets sont bons, les cuisses pas mauvaises, le ventre ça va encore, mais la poitrine est déjà très mal en point et quand la tête sur la nuque

Dimanche, le 19 juin 10 dormi, réveillé, dormi, réveillé, vie misérable

Quand j'y réfléchis, je dois dire que mon éducation m'a beaucoup nuï à bien des égards. Je n'ai en effet pas été élevé n'importe où et loin de tout, comme peut-être dans une ruine perdue dans la montagne, si tel était le cas je ne saurais formuler aucun reproche. Au risque que toute la série de mes anciens maîtres ne puisse le comprendre, j'aurais par-dessus tout aimé être l'un de ces petits habitants des ruines, tanné par le soleil, qui me serait apparu de tous les côtés à travers les ruines, brillant sur le lierre tiède, même si au début j'aurais été affaibli par le poids de mes bonnes qualités, qui auraient crû en moi avec toute la puissance des mauvaises herbes.

Quand j'y réfléchis, je dois dire que mon éducation m'a beaucoup nuï à bien des égards. Ce reproche s'adresse à une foule de gens, c'est-à-dire à mes parents, à quelques membres de la famille, à certains des hôtes de notre maison, à différents écrivains, à une cuisinière en particulier, qui m'a amené à l'école durant toute une année¹⁵, à un paquet de maîtres (que je dois dans mon souvenir comprimer les uns contre les autres, sinon ici ou là l'un d'eux m'échappera, mais comme je les ai tellement comprimés l'ensemble par endroits s'émiette de nouveau) à un inspecteur d'école à des passants marchant lentement bref ce reproche fend la société comme un poignard. Je ne veux entendre aucune contestation de ce reproche, car j'en ai déjà entendu trop, et comme d'ailleurs la plupart des contestations m'ont réfuté j'inclus ces contestations

dans mon reproche et je déclare maintenant que mon éducation ainsi que cette réfutation m'ont beaucoup nui à bien des égards.

J'y réfléchis souvent et je dois toujours alors dire que mon éducation m'a beaucoup nui à bien des égards. Ce reproche vaut pour une foule de gens, il est vrai qu'ils y sont tous réunis, ils ne savent pas, comme sur les vieilles photos de groupe, comment se comporter ensemble, ils n'ont précisément pas l'idée de fermer les yeux et leur attente les empêche de sourire. Là se trouvent mes parents, quelques membres de la famille quelques maîtres, une cuisinière bien particulière, quelques jeunes filles des cours de danse, quelques hôtes d'autrefois de notre maison, quelques écrivains, un maître-nageur, un placeur, un inspecteur d'école, et aussi quelques-uns que je n'ai rencontrés qu'une seule fois dans la rue, et d'autres dont je ne peux précisément pas me souvenir et d'autres encore dont je ne me souviendrai jamais plus et encore d'autres enfin dont je n'ai pas du tout suivi les cours car distrait de telle ou telle façon, bref il y en a tant que l'on doit faire attention à ne pas en nommer un deux fois. Et c'est envers eux tous que j'exprime mon reproche, je leur fais ainsi faire connaissance entre eux, mais je ne tolère aucune contradiction. Car j'ai en vérité déjà supporté assez de contradictions et comme j'ai été réfuté par la plupart d'entre elles je ne peux faire autrement que d'inclure ces réfutations dans mon reproche et de dire qu'en plus de mon éducation ces réfutations elles aussi m'ont beaucoup nui à bien des égards.

On s'attend peut-être à ce que j'aie été éduqué quelque part à l'écart? Non, j'ai été éduqué en centre ville, en centre ville¹⁶. Et non pas, par exemple, dans une ruine dans la montagne ou au bord

d'un lac. Mes parents et leur entourage étaient jusqu'à maintenant couverts par mon reproche et tout gris; voici qu'ils le poussent légèrement de côté et qu'ils sourient, parce que j'ai détourné d'eux mes mains pour me tenir le front et je pense : j'aurais dû être le petit habitant des ruines, écoutant le cri des choucas¹⁷, survolé par leur ombre, me rafraîchissant sous la lune, tanné par le soleil qui, à travers les ruines, aurait brillé pour moi de tous côtés, sur mon refuge de lierre, même si au début j'aurais été un peu affaibli par la pression de mes bonnes qualités qui auraient dû pousser en moi avec la puissance des mauvaises herbes.

J'y réfléchis souvent et laisse les pensées aller leur cours sans m'en mêler et à chaque fois, de quelque façon que je m'y prenne, j'en arrive à la conclusion que mon éducation m'a terriblement nui à bien des égards. Il y a dans cette prise de conscience un reproche qui s'adresse à une foule de gens. S'y trouvent mes parents et quelques membres de la famille, une cuisinière en particulier, les maîtres, quelques écrivains, des familles amies, un maître-nageur, des résidents-natifs de lieux de villégiature, quelques dames au parc municipal dont l'on n'aurait pas attendu cela, un coiffeur, une mendiante¹⁸, un fonctionnaire des impôts, le médecin de famille et beaucoup d'autres encore, et il y en aurait encore davantage si je voulais et pouvais tous les désigner par leur nom bref ils sont si nombreux que l'on doit faire attention dans ce paquet à ne pas en nommer un deux fois. On pourrait donc penser qu'en raison déjà de ce grand nombre un reproche perdrait en solidité, devrait tout simplement perdre en solidité, car un reproche n'est pas un chef d'armée, il ne va pas tout droit et ne sait pas se répartir. Surtout

dans ce cas précis, quand il est dirigé contre des personnes du passé. Ces personnes pourront bien être fixées dans le souvenir avec une énergie oubliée, elles ne sauraient guère avoir de plancher sous elles et même leurs jambes seront déjà de la fumée. Et ce serait à des personnes se trouvant dans un tel état qu'il serait en quoi que ce soit utile de leur reprocher maintenant des erreurs qu'elles auraient commises dans l'éducation d'un jeune garçon à une époque lointaine, un garçon qui leur est maintenant aussi incompréhensible que ces personnes le sont pour nous. De toute façon on ne peut même pas les amener à se rappeler cette époque, elles ne peuvent se souvenir de rien et si on les bouscule, elles vous poussent en silence de côté, aucun être humain ne peut les y contraindre, mais on ne peut même pas apparemment parler de contraindre, car il est plus que probable qu'elles n'entendent même pas les mots. Elles sont là comme des chiens fatigués, parce qu'elles utilisent toute leur force pour rester debout dans le souvenir. Mais si on arrivait vraiment à les faire écouter et à parler, alors on aurait dans les oreilles un tel vacarme de contre-reproches, car les humains emportent dans l'au-delà la croyance en la respectabilité des morts et la défendent dix fois plus fort. Et si cette croyance ne s'avérait peut-être pas vraie et si les morts avaient un très grand respect des vivants, alors ils accepteraient d'autant plus leur passé de vivants, qui, il est vrai, leur est le plus proche et nos oreilles siffleraient à nouveau. Et même si cette croyance elle aussi était fausse et que les morts fussent précisément très impartiaux, ils ne pourraient quand même jamais permettre qu'on les dérangeât avec des reproches sans preuves. Car on ne peut même pas prouver de tels reproches d'homme à homme. On ne peut prouver l'existence

de fautes passées dans l'éducation et on sait encore moins à qui les attribuer. Et que l'on montre maintenant un reproche qui, dans une telle situation, ne se transformerait pas en un soupir.

Tel est le reproche que je dois soulever. Il a un fond sain, la théorie le conserve. Mais je vais tout d'abord oublier ce qui est vraiment abîmé en moi ou plutôt le pardonner et ne pas en faire tout un tapage. En revanche, je peux prouver à chaque instant que mon éducation voulait faire de moi un autre homme que celui que je suis devenu. Je reproche donc à mes éducateurs le tort qu'ils auraient pu me causer en suivant leur projet, je demande à obtenir de leurs mains l'homme que je suis maintenant et comme ils ne peuvent pas me le donner je les emmène, grâce au reproche et au rire, dans une tambourinade jusqu'à l'au-delà. Et pourtant tout cela ne sert qu'à un autre but. Ce reproche, qu'ils ont abîmé un morceau de moi, un bon et beau morceau — en rêve il m'apparaît quelquefois comme à d'autres la fiancée morte — ce reproche, toujours en passe de devenir un soupir, doit avant tout passer là-bas intact, comme le reproche honnête qu'il se trouve être d'ailleurs. Cela se passe ainsi, le grand reproche auquel rien ne peut arriver prend le petit par la main, si le grand marche le petit sautille, mais si le petit parvient là-bas alors il se distingue, nous l'avons toujours attendu et la trompette souffle avec le tambour.

J'y réfléchis souvent et laisse les pensées aller leur cours sans m'en mêler, mais j'en arrive toujours à la conclusion que mon éducation m'a plus abîmé que je ne puis le comprendre. Par mon apparence extérieure je suis un homme comme les autres, car mon éducation corporelle s'en est tenue à ce qui est ordinaire, d'ailleurs mon corps

était ordinaire, et même si je suis plutôt petit et un peu gros je plais pourtant beaucoup, même aux jeunes filles. Il n'y a rien à en dire. Encore très récemment l'une d'elles a dit quelque chose de très sensé : « Ah, si seulement je pouvais une fois vous voir nu, vous devez être plutôt mignon et prêt à être embrassé », dit-elle. Mais s'il me manquait ici la lèvre supérieure, là le pavillon de l'oreille, ici une côte, là un doigt, si j'avais sur la tête chauve des taches et sur le visage des cicatrices de petite vérole, cela ne serait pas encore un équivalent suffisant de mon imperfection intérieure. Cette imperfection n'est pas innée et n'en est que plus difficile à supporter. Car comme tout un chacun j'ai en moi depuis ma naissance mon centre de gravité, que même l'éducation la plus folle n'a pu déplacer. J'ai encore ce bon centre de gravité mais, dans une certaine mesure, je n'ai plus le corps qui allait avec. Et un centre de gravité qui n'a pas de travail à faire devient du plomb et s'incruste dans le corps comme une balle de fusil. Mais cette imperfection n'est pas non plus acquise, j'ai souffert son apparition sans que cela soit de ma faute. Et donc je ne puis trouver en moi nul repentir, si tant est d'ailleurs que j'en cherche. Car le repentir serait bon pour moi, il pleure en effet sur lui-même; il repousse la douleur sur le côté et règle chaque chose seul comme une affaire d'honneur; nous restons debout car il nous soulage.

Mon imperfection n'est pas, comme je l'ai dit, innée, ni acquise, pourtant je la supporte mieux que d'autres qui, grâce à un grand travail de l'imagination et en utilisant des remèdes choisis, supportent un malheur bien plus petit, une épouse repoussante, par exemple, de pauvre condition, avec un travail misérable, et en aucune manière mon visage ne se noircit de désespoir, mais il reste blanc et rouge

Je ne le serais pas si mon éducation avait pénétré en moi aussi profondément qu'elle l'aurait voulu. Peut-être ma jeunesse a-t-elle été trop brève pour cela, alors je loue encore maintenant de tout cœur sa brièveté dans ma quarantième année. Ce n'est que grâce à cela qu'il fut possible pour moi d'avoir encore des forces pour prendre conscience des pertes de ma jeunesse, et plus encore, pour endurer ces pertes, et plus encore, pour élever de toutes parts des reproches contre le passé, et qu'il me reste encore un peu de force pour moi-même. Mais toutes ces forces ne sont en fait qu'un reste de celles que je possédais enfant et qui m'ont plus que d'autres soumis à la détérioration de la jeunesse, oui une bonne voiture de course est avant tout suivie et dépassée par la poussière et le vent, et ses roues volent vers les obstacles au point que l'on pourrait presque croire à de l'amour.

Ce que je suis encore maintenant m'apparaît le plus clairement dans la force avec laquelle les reproches veulent sortir de moi. Il y eut des périodes où je n'avais en moi rien d'autre que des reproches suscités par la colère, si bien que, tout en me sentant bien dans mon corps, je m'accrochais dans la rue à des personnes étrangères, parce que les reproches me ballottaient de-ci de-là, comme de l'eau dans une cuvette que l'on porte en marchant vite.

Ces temps sont révolus. Les reproches sont éparpillés en moi comme des outils étrangers, que je n'ai presque plus le courage de prendre en main et de soulever. Alors même que la détérioration causée par ma vieille éducation semble de plus en plus agir de nouveau en moi, la passion de se souvenir, peut-être une caractéristique commune aux célibataires de mon âge, ouvre à nouveau mon cœur à ces hommes que mes reproches auraient dû frapper et

un événement comme celui d’hier, autrefois aussi fréquent que les repas, est aujourd’hui si rare que je le note.

Mais encore au-delà je suis moi-même celui qui a maintenant posé la plume pour ouvrir la fenêtre, donc peut-être le meilleur auxiliaire de mes agresseurs. En effet je me sous-estime et cela signifie déjà une surestimation des autres mais en plus je les surestime eux et à part cela je me nuis encore à moi-même. Si l’envie de faire des reproches m’envahit je regarde par la fenêtre. Qui peut nier que là les pêcheurs sont assis dans leurs barques, comme des élèves que l’on a transportés depuis l’école jusqu’au fleuve ; bien, leur calme est souvent aussi incompréhensible que celui des mouches contre la vitre. Et les tramways passent bien sûr sur les ponts comme toujours avec de grossiers ronflements dus au vent, et ils sonnent comme des montres détraquées, pas de doute, le policier tout en noir de bas en haut avec l’éclat jaune de sa médaille sur la poitrine n’évoque rien d’autre que l’enfer, le voilà qui regarde avec des pensées semblables aux miennes un pêcheur qui, soudainement, soit qu’il pleure ou qu’il ait une apparition ou que le bouchon s’agite, se penche vers le bord de la barque. Tout cela est juste mais en son temps maintenant seuls les reproches sont encore justes.

Ils s’adressent à une foule de gens, cela peut faire peur et pas seulement moi mais n’importe qui d’autre préférerait regarder le fleuve par la fenêtre ouverte. Voilà les parents et les membres de la famille, qu’ils m’aient nui par amour rend leur faute pire encore, car ils auraient pu m’être si utiles avec leur amour, ensuite des familles amies, aux regards rendus méchants par la mauvaise conscience, elles se compliquent la vie et ne veulent pas revenir

dans le souvenir, ensuite la foule des gouvernantes, des maîtres et des écrivains, et une cuisinière toute particulière parmi eux, ensuite confondus dans la même punition un médecin de famille, un coiffeur, un fonctionnaire des impôts, une mendicante, un vendeur de papeterie, un gardien de parc, un maître-nageur, ensuite des dames inconnues au parc municipal dont l'on n'aurait pas attendu cela, des résidents-natifs des lieux de villégiature qui sont autant d'insultes à l'innocente nature et beaucoup d'autres; et il y en aurait d'autres encore, si je voulais et pouvais les désigner tous par leur nom, bref il y en a tant que l'on doit faire attention à ne pas en nommer un deux fois.

J'y réfléchis souvent et laisse les pensées aller leur cours sans m'en mêler, mais je parviens toujours à la même conclusion, l'éducation m'a plus abîmé que tous les gens que je connais et que je comprends mieux que moi. Mais je ne peux l'exprimer qu'une fois de temps en temps, car si l'on me pose la question : « Vraiment? Est-ce possible? Doit-on le croire » je cherche aussitôt à en restreindre la portée par peur et nervosité.

Extérieurement je ressemble à n'importe qui; j'ai des jambes un torse et une tête, un pantalon un habit et un chapeau; on m'a fait faire sérieusement de la gymnastique et si je suis resté plutôt petit et faible c'est parce que c'était inévitable. D'ailleurs je plais beaucoup, même à de très jeunes filles, et même ceux à qui je ne plais pas me trouvent quand même supportable.

On rapporte et nous sommes disposés à le croire que des hommes en danger n'accordent plus aucune attention même à

de belles inconnues : ils les poussent contre le mur, les poussent de la tête et des mains, avec leurs genoux et leurs coudes, si ces femmes les empêchent de fuir le théâtre en feu. Alors nos femmes si bavardes se taisent, le flot intarissable de leurs paroles trouve un verbe et un point final, les sourcils montent au-dessus de leur position de repos, le mouvement respiratoire des cuisses et des hanches cesse, plus d'air que d'habitude pénètre dans leur bouche que la peur ferme légèrement et les joues semblent un peu gonflées.

Sand : les Français sont tous des comédiens ; mais seuls les plus faibles d'entre eux jouent la comédie.

La claque dans les théâtres français : les donneurs d'ordres au parterre. Ha-ha pour les suivants, laisser tomber le journal pour les hommes de la galerie

Un marteau en bois annonce le début

19 / II II

Alors que je voulais sortir du lit aujourd'hui je me suis retrouvé complètement entortillé. La cause en est très simple, je suis totalement débordé de travail. Pas par le bureau mais par mon autre travail. Le bureau n'y participe de manière innocente que dans la mesure où, si je n'avais pas besoin d'y aller, je pourrais vivre tranquillement pour mon travail et je n'aurais pas besoin d'y passer ces 6 heures par jour, qui, surtout vendredi et samedi, m'ont tellement fait souffrir, vous ne pouvez pas vous imaginer, parce que j'étais si empli de mes choses. En fin de compte tout cela, je le sais bien, n'est que du bavardage, c'est moi le coupable et le bureau a contre moi les exigences les plus claires et les plus légitimes. Mais voilà c'est pour moi une double vie effrayante, dont l'issue n'est probablement rien d'autre que la folie. J'écris cela dans la bonne lumière du matin et je ne l'écrirais certainement pas si ce n'était pas vrai et si je ne vous aimais pas comme un fils.

D'ailleurs je me serai certainement déjà repris demain et je viendrai au bureau, où la première chose que j'entendrai sera que vous voulez que je quitte votre service.

19. II II

La forme particulière de mon inspiration qui fait que moi, le plus heureux et le plus malheureux, je vais maintenant me coucher à deux heures du matin, (elle persistera peut-être, si seulement j'en supporte l'idée, car elle est plus haute que toutes les précédentes) est celle-ci : je peux tout, et pas seulement par rapport à un travail précis. Si j'écris une phrase au hasard, par ex. Il regarda par la fenêtre, elle est déjà parfaite.

« Resteras-tu encore longtemps ici ? » demandai-je. Ces paroles soudaines me firent postillonner, mauvais présage.

Cela te dérange-t-il ? Si cela te dérange ou t'empêche de monter je m'en vais tout de suite, sinon j'aimerais bien rester encore, car je suis fatigué.

28. III II. Le peintre Pollak-Karlin, sa femme a deux larges et grandes dents de devant, qui rendent pointu son grand visage plutôt plat, la femme du conseiller de la cour Bittner, la mère du compositeur, dont la forte ossature est tellement poussée vers l'avant par l'âge qu'elle ressemble, au moins en position assise, à un homme : — le Dr Steiner est tellement occupé par ses élèves absents — Lors de sa conférence les morts l'ont tellement pressé. Soif de savoir ? En ont-ils vraiment besoin ? Apparemment. — Dort deux heures. Depuis qu'on lui a coupé la lumière électrique il a toujours une bougie sous la main. — Il était très proche du Christ. — Il a monté sa pièce de théâtre à Munich (« Tu peux l'étudier un an et ne rien y comprendre ») il a dessiné les costumes, écrit la musique. — Il a initié un chimiste. Löwy Simon marchand de soieries à Paris Quai Moncey a reçu de lui les meilleurs conseils commerciaux. Il a traduit ses œuvres en français. La conseillère à la cour a du coup écrit dans son carnet de notes : « Comment obtient-on la connaissance des mondes supérieurs ? chez S. Löwy à Paris. » Dans la loge viennoise il y a un théosophe de 65 ans, fort

comme un géant, autrefois un fort buveur avec une grosse tête, il croit continuellement et a continuellement des doutes. Cela a dû être très drôle : une fois, lors d'un congrès à Budapest, lors d'un dîner sur le Blocksberg¹⁹ par une nuit de pleine lune, alors que le Dr Steiner rejoignait le groupe de manière inopinée, il eut si peur qu'il se cacha avec sa chope derrière un tonneau de bière (pourtant le Dr Steiner ne lui en aurait pas voulu) — Il n'est peut-être pas le plus grand spécialiste actuel des sciences de l'esprit, mais lui seul a reçu la mission d'unir la théosophie à la science. Voilà pourquoi il sait d'ailleurs tout. —

Un botaniste arriva un jour dans son village natal, c'était un grand maître de l'occultisme. Il lui apporta l'illumination. — Ma visite prochaine chez le Dr Steiner a été interprétée par la dame comme un début de réminiscence. — Le médecin de la dame, lorsque celle-ci eut des symptômes d'un début de grippe, demanda au Dr Steiner un médicament, il le prescrivit ensuite à la dame et la guérit ainsi immédiatement. — Une Française prit congé de lui en lui disant : « *Au revoir*²⁰. » Il agita la main derrière elle. Elle mourut deux mois plus tard. Un autre cas semblable à Munich. — Un médecin munichois soigne par des couleurs, qui sont déterminées par le Dr Steiner. Il envoie aussi des malades à la Pinacothèque avec la consigne de se concentrer une demi-heure ou plus devant un tableau précis. — La fin du monde atlantique, la disparition lému-rienne et maintenant celle qui est causée par l'égoïsme. — Nous vivons une époque décisive. La tentative du Dr Steiner réussira, si seulement les forces arhimaniennes ne prennent pas l'avantage. — Il boit deux litres de lait d'amande et mange les fruits qui poussent en haut des arbres. — Il est en relation avec ses élèves

absents grâce à des formes de pensée, qu'il leur envoie sans s'en préoccuper davantage après leur création. Elles s'usent cependant vite et il doit les refaire. — Madame Fanta²¹ : J'ai une mauvaise mémoire. Dr St. Ne mangez pas d'œufs.

Ma visite chez le Dr Steiner.

Une femme attend déjà (en haut au second étage de l'hôtel Victoria dans la rue Jungmann) mais me prie instamment de la précéder. Nous attendons. La secrétaire arrive et nous fait patienter. Je le vois par une échappée sur le corridor. Aussitôt après il arrive vers nous les bras à demi ouverts. La femme explique que j'étais là en premier. Il m'emmène dans son bureau, je le suis. La jaquette noire qu'il porte lors des soirées-conférences, lustrée (pas lustrée mais seulement brillante de son éclat noir), est maintenant, à la lumière du jour (3 heures de l'après-midi), et surtout sur le dos et aux épaules, poussiéreuse et même tachée. Dans son bureau je cherche à montrer mon humilité, que je ne peux ressentir, en cherchant une place ridicule pour mon chapeau ; je le pose sur un petit escabeau destiné à lacer les chaussures. La table est au milieu, je suis assis face à la fenêtre, lui se trouve du côté gauche de la table. Sur le bureau quelques papiers avec des dessins, qui rappellent ceux utilisés pour les conférences sur la physiologie occulte. Un fascicule Annales de la philosophie de la Nature recouvre un petit tas de livres, qui semblent être éparpillés de manière habituelle. Mais on ne peut pas observer à l'entour, car il cherche toujours à vous fixer de son regard. Si à un moment il ne le fait pas, alors

il faut faire attention au retour de son regard. Il commence par quelques phrases convenues : Vous êtes bien le Dr Kafka? Vous intéressez-vous à la théosophie depuis longtemps? Mais j'avance ma tirade préparée : je ressens l'attraction d'une grande partie de mon être pour la théosophie, mais en même temps j'en ai très peur. Je crains en effet qu'elle ne me cause un désarroi nouveau, qui serait très fâcheux, car mon présent malheur ne consiste déjà qu'en désarroi. Mon désarroi consiste en ceci : mon bonheur, mes capacités et toute possibilité d'être utile en quelque manière sont depuis toujours liés à l'activité littéraire. Et il est un fait que là j'y ai vécu des états (peu nombreux) qui, d'après moi, sont très proches de ce que vous, Docteur, décrivez comme des états d'illumination, au cours desquels j'habitais totalement chaque intuition, mais en les réalisant. Et pendant lesquels je me sentais non seulement poussé jusqu'à mes limites, mais en fait jusqu'aux limites mêmes de l'humain. Seul manquait à ces états ce qui est probablement caractéristique pour celui qui vit une illumination, le calme de l'enthousiasme, même s'il n'était pas tout à fait absent. C'est ce que je conclus du fait que je n'ai pas écrit mes meilleurs travaux dans cet état. — Mais je ne peux pas me vouer complètement à cette activité littéraire, comme cela devrait être, en fait pour plusieurs raisons. Même en faisant abstraction de ma situation familiale je ne pourrais pas vivre grâce à la littérature, ne serait-ce qu'à cause de la lenteur du processus de création de mes travaux et de leurs caractéristiques particulières; de plus ma santé et mon caractère m'empêchent de mener une vie incertaine, dans le meilleur des cas. Je suis donc devenu fonctionnaire dans un office d'assurances sociales²². Bon mais ces deux professions ne peuvent absolument

pas se supporter mutuellement et autoriser un bonheur commun. Le plus petit bonheur dans l'une devient un grand malheur dans l'autre. Si pendant une soirée j'ai écrit quelque chose de bon, je me consume le lendemain au bureau et je ne peux arriver à rien. Cet aller-retour devient toujours plus pénible. Au bureau je remplis mes devoirs pour l'extérieur, mais pas mes devoirs intérieurs et chaque devoir intérieur non-accompli devient un malheur, qui ne bouge plus de moi. Et à ces deux aspirations irréconciliables je devrais encore ajouter maintenant une troisième, la théosophie? Ne sera-t-elle pas gênante pour les deux côtés et ne sera-t-elle pas gênée par les deux? Pourrais-je, moi qui suis déjà à présent un homme si malheureux, mener les 3 à leur terme? Je suis venu Docteur vous poser cette question, car je pressens que si vous m'en pensiez capable je pourrais aussi vraiment l'assumer.

Il écoutait très attentivement, en ne m'observant apparemment pas du tout, complètement absorbé par mes paroles. Il hochait de la tête de temps en temps, ce qu'il tient sans doute pour une aide à la concentration. Au début il était gêné par un rhume silencieux, cela lui coulait du nez, il fourrageait constamment avec son mouchoir dans le nez, un doigt dans chaque narine

Comme le lecteur s'est habitué à chercher et à trouver tout de suite dans les récits juifs contemporains de l'Europe de l'Ouest, sous ou au-dessus de l'histoire, la solution de la question juive, mais que dans « les Juives²³ » une telle solution n'est ni montrée ni même supposée, il est possible que le lecteur décide aussitôt d'y

reconnaître un défaut des « Juives », et qu'il n'aime pas regarder des Juifs vaquer à leurs occupations en plein jour sans sollicitation politique liée au passé ou à l'avenir. À ce sujet il doit se dire que, surtout depuis l'apparition du sionisme, les possibilités de solution du problème juif sont si clairement établies, qu'il suffit en définitive d'un mouvement corporel de l'écrivain pour trouver une solution précise, adaptée à la partie en question du problème.

Je devinai en le voyant les efforts qu'il avait dû faire à cause de moi et qui lui donnaient maintenant — peut-être seulement parce qu'il était fatigué — cette sécurité. Une petite insistance supplémentaire aurait peut-être suffi et la tromperie aurait réussi, elle a peut-être même déjà réussi maintenant. Me suis-je défendu? Je restais certes obstinément ici devant la maison, mais tout aussi obstinément j'hésitai à monter. Est-ce que j'attendais jusqu'à ce que les invités soient venus me chercher en chantant?

15 août 1911 La période, qui vient de se terminer, et pendant laquelle je n'ai écrit aucun mot, a été importante pour moi parce que j'ai cessé, dans les piscines²⁴ de Prague, de Königsaal et de Czernoschitz²⁵, d'avoir honte de mon corps. C'est bien tard que maintenant, à 28 ans, je rattrape mon éducation, on appellerait cela lors d'une course à pied un start tardif. Et le dommage causé par un tel malheur ne consiste sans doute pas en ce qu'on ne gagne

pas ; ce dernier malheur n'est que le noyau visible, clair, sain d'un malheur qui continue à tout engloutir, à devenir infini, celui qui consiste à pénétrer au cœur de ce cercle que l'on ne devait parcourir qu'en courant.

20 VIII II

J'ai la croyance malheureuse de ne pas avoir de temps pour le plus petit travail valable, car je n'ai en effet pas le temps de m'étaler dans toutes les directions du monde pour une histoire, comme je le devrais. Et puis je crois de nouveau que mon voyage va mieux se passer, que je vais mieux réagir, si je suis un peu détendu par l'écriture, et donc j'essaie à nouveau.

Je devinai en le voyant les efforts qu'il avait dû faire à cause de moi et qui lui donnaient maintenant, peut-être seulement parce qu'il était fatigué, cette sécurité. Une petite insistance supplémentaire aurait peut-être suffi et la tromperie aurait réussi, elle a peut-être déjà réussi maintenant. Me suis-je défendu ? Je restais certes obstinément ici devant la maison, mais tout aussi obstinément j'hésitais à monter. Est-ce que j'attendais jusqu'à ce que les invités viennent me chercher en chantant ?

J'ai lu des choses sur Dickens. Est-ce si difficile et un non-initié peut-il comprendre cela ; on vit une histoire depuis le début, depuis un point lointain jusqu'à l'arrivée de la locomotive d'acier,

à charbon et à vapeur, et maintenant on ne la quitte pas encore, alors qu'on veut être chassé par elle et qu'on a le temps nécessaire, et donc on est chassé par elle et on court devant elle sous sa propre impulsion, là où elle vous heurte²⁶ et là où on l'attire.

Je ne peux le comprendre et même pas le croire. Je ne vis ici et là que dans un petit mot, dans l'inflexion duquel (le ö du « stößt » ci-dessus) je perds par exemple pour un instant ma tête inutile. La première et la dernière lettre de l'alphabet sont le début et la fin de ma sensation d'être semblable à un poisson.

24 août 1911

Assis avec des connaissances à une table de café dehors et regardé une femme à la table voisine qui venait d'arriver, elle s'assied en respirant difficilement par son ample poitrine, le visage brun, brillant et échauffé. Elle penche la tête en arrière, on peut voir un fort début de barbe, elle tourne les yeux vers le ciel, presque comme elle regarde sans doute parfois son mari, qui est maintenant en train de lire un journal illustré à côté d'elle. Si on pouvait seulement le convaincre que, si l'on peut à la rigueur lire à côté de sa femme au café un quotidien, on ne doit jamais lire une revue. À un moment elle devient consciente de sa corpulence et elle se recule un peu de la table.

26. août [1911] Demain je dois partir pour l'Italie. Ce soir mon père n'a pas pu s'endormir à cause de l'énervement, car il était complètement sous le coup du souci qu'il se fait pour le magasin et à cause de sa maladie ainsi réveillée. Une serviette mouillée sur le cœur, une envie de vomir, un manque d'air, il déambule en soupirant. Ma mère dans sa peur trouve de nouvelles consolations. Il a pourtant toujours été si énergique, il a tout surmonté et maintenant — je dis que les ennuis du magasin ne peuvent guère durer plus d'un trimestre, après tout devrait s'arranger. Il déambule en soupirant et en secouant la tête. Il est clair que, de son point de vue, ses soucis ne peuvent lui être enlevés par nous et même pas allégés, mais cela ne peut même pas être le cas de notre point de vue, quelle que soit notre bonne volonté il s'y trouve la triste conviction que c'est lui qui doit s'occuper de sa famille. — Je pensai plus tard, il est couché à côté de ma mère, il n'a qu'à se presser contre elle, la chair de l'être proche doit tranquilliser. — Par ses bâillements fréquents et le fait, qui n'est d'ailleurs pas dégoûtant, qu'il se fourrage dans le nez, mon père produit un petit apaisement, à peine conscient, par rapport à son état, alors même qu'en général quand il est en bonne santé il ne le fait pas. Ottla me l'a confirmé. — Ma pauvre mère veut aller voir le propriétaire demain.

26. sept. 1911 Kubin²⁷ le dessinateur recommande comme laxatif le Regulin, une algue broyée qui gonfle dans l'intestin et l'amène à trembloter, qui donc agit mécaniquement contrairement à l'action chimique et malsaine d'autres laxatifs, qui ne font qu'émettre les selles et donc les laissent accrochées à la paroi de l'intestin. — Il est arrivé avec Hamsun²⁸ chez Langen²⁹. Il ricane sans raison.

Pendant la conversation, et sans qu'il l'ait interrompue, il a posé son pied sur son genou, il a pris sur la table une paire de grands ciseaux à papier et il a découpé les franges de son pantalon. Habillé misérablement avec un quelconque détail plus recherché, par ex. une cravate. — Anecdotes sur une pension d'artistes de Munich, habitée par des peintres et des vétérinaires (l'école de ceux-ci était à proximité), où il régnait une telle débauche, que les fenêtres de la maison d'en face, qui offraient un bon point de vue, furent louées. Pour satisfaire ces spectateurs un pensionnaire, de temps en temps, montait sur le rebord de la fenêtre et avalait sa soupe à grandes cuillerées en prenant la posture d'un singe. — Un fabricant de fausses antiquités qui imitait les ravages du temps en tirant au pistolet à la grenaille et qui disait à propos d'une table : il ne nous reste plus qu'à prendre trois fois le café sur elle, après on pourra l'envoyer au musée d'Innsbruck. Kubin lui-même : très fort, un visage animé, mais de façon un peu monotone, il décrit les choses les plus différentes avec la même tension musculaire. Son apparence est différente pour l'âge, la taille et la corpulence selon qu'il est assis, debout, qu'il porte seulement un complet ou un manteau.

Jeudi 27 IX II Rencontré hier sur la Wenzelsplatz³⁰ deux jeunes filles, j'ai trop longtemps regardé l'une d'elles, alors que c'est précisément l'autre, mais cela ne fut évident que trop tard, celle qui portait un manteau confortable doux brun à plis un peu ouvert, qui avait un cou et un nez délicats. Les cheveux étaient beaux d'une façon que j'ai déjà oubliée. — Un vieil homme au pantalon ballant au Belvédère³¹. Il siffle ; quand je le regarde, il arrête ; si je

regarde ailleurs, il recommence ; pour finir il siffle même quand je le regarde. — Le grand et beau bouton joliment placé en bas de la manche d'une robe de jeune fille. La robe d'ailleurs bien portée flottant sur des bottines américaines. Il m'arrive si rarement de réussir quelque chose de beau et ce bouton insignifiant et cette naïve couturière y arrivent. — La conteuse sur le chemin du Belvédère, ses yeux vifs vont jusqu'au bout de son histoire, contents, indépendamment des mots prononcés dans l'instant. — Puissant demi-mouvement de cou d'une forte jeune fille.

29. IX II Les Journaux de Goethe : un homme qui n'a pas de Journal se trouve dans une fausse position par rapport à un Journal. Lorsqu'il lit par ex. dans le Journal de Goethe : « II. I 1797 toute la journée à la maison occupé de divers arrangements » il lui semble que lui-même n'a jamais fait aussi peu en une journée. — Les observations de voyage de Goethe sont différentes de celles d'aujourd'hui, parce qu'elles ont été faites depuis une calèche postale, elles se développent plus simplement en raison de la lenteur des changements de terrain et peuvent être suivies plus facilement même par ceux qui ne connaissent pas ces régions. Une pensée du paysage tranquille et réglée s'installe. Comme la région s'offre intacte dans sa caractéristique native aux passagers de la voiture et aussi parce que les grandes routes coupent de façon bien plus naturelle la campagne que les voies de chemin de fer, par rapport auxquelles elles sont peut-être dans le même rapport que des fleuves par rapport à des canaux, aucune violence non plus n'est nécessaire de la part du spectateur et il peut être systématique sans grand effort. Du coup il y a moins d'observations instantanées,

la plupart du temps dans des espaces intérieurs où certaines personnes précises se pressent tout de suite en masse devant les yeux de l'observateur, comme par ex. des officiers autrichiens à Heidelberg, par contre le passage sur les hommes à Wiesenheim est plus proche du paysage « ils portaient des habits bleus et des vestes blanches ornées de fleurs ouvertes » (cité de mémoire). Beaucoup écrit sur la chute du Rhin à Schaffhausen avec, au milieu et en majuscules : « Idées excitées ».

Le cabaret Lucerna³². Lucie König représente des photographies avec des coiffures anciennes. Visage usé. Parfois elle réussit quelque chose avec le nez relevé vu par en dessous, les bras dressés et tous les doigts retournés. Visage mollasson. — Les mimiques blagueuses de Longhen³³ (le peintre Pittermann). Une performance qui apparemment est faite sans envie, et qui ne peut pourtant être pensée comme étant sans envie, car sinon elle ne pourrait être reproduite tous les soirs, surtout parce qu'elle fut elle-même inventée avec si peu d'envie qu'aucun schéma suffisant ne put être établi qui aurait évité l'entrée en scène trop fréquente de l'individu tout entier. Joli saut de clown au-dessus d'un fauteuil pour regagner le vide de la coulisse. Le tout rappelle une représentation insignifiante et laborieuse dans un cercle privé, que l'on applaudit tout particulièrement par besoin de sociabilité, pour obtenir, en compensant le moins de la performance par le plus des applaudissements, quelque chose de bien arrondi. — Le chanteur Vasata. Si mauvais, qu'on se perd en le regardant. Mais comme il est un

homme vigoureux, il retient quand même à moitié l'attention du public par une force animale, dont je suis certainement le seul à prendre conscience. — Grünbaum fait l'effet d'une existence qui ne prétend être désespérée qu'en apparence. — La danseuse Odys. Des hanches raides. Réellement décharnée. Ses genoux rougeâtres me conviennent pour la danse « Atmosphère printanière ».

30. IX 1911

La jeune fille dans la chambre d'à-côté avant-hier (Helli Haas). J'étais couché sur le canapé et j'entendais sa voix au bord d'un demi-sommeil. Elle m'apparut comme vraiment très habillée, pas seulement par ses habits, mais aussi dans toute la chambre d'à-côté, seule son épaule bien formée, nue, ronde, forte et sombre, que j'avais vue aux bains, ressortait de ses habits. Pendant un instant elle me sembla dégager de la vapeur et remplir toute la chambre d'à-côté de ses vapeurs. Ensuite elle fut debout dans un corsage gris cendre, qui s'écartait en bas si loin du corps que l'on aurait pu s'y asseoir et, dans une certaine mesure, s'en servir pour chevaucher.

Kubin encore : son habitude de répéter à chaque fois les derniers mots de l'autre en acquiesçant, même quand le propos que lui-même file en réponse montre qu'il n'est d'accord en rien avec cet autre. Agaçant. — En écoutant ses nombreuses histoires on peut oublier ce qu'il vaut. Soudain cela vous est rappelé et on s'effraie. On disait d'un endroit où nous voulions aller qu'il était dangereux ;

il dit qu'il n'y irait pas; je lui demandai s'il était peureux, et il me répondit, alors qu'il me tenait encore par le bras : bien sûr, je suis jeune et j'ai encore beaucoup de projets. — Pendant toute la soirée il parla souvent et, je pense, avec beaucoup de sérieux, de ma constipation et de la sienne. Vers minuit, alors que je laissais pendre ma main en dehors du bord de la table, il vit un bout de mon bras et s'écria : Mais vous êtes vraiment malade. À partir de là il se mit à me traiter avec encore plus d'égards et il s'opposa plus tard aux autres qui voulaient me convaincre de les accompagner au b. Alors que nous nous étions déjà dit au revoir, il me héla encore de loin en me criant « Regulin ! »

Tucholski³⁴ et Safranski. Le parler berlinois au souffle haché, la voix a besoin de faire des pauses, constituées par les « nich ». Le premier est un homme tout d'une pièce de 21 ans. Depuis le balancement fort et mesuré de sa canne de promenade, qui lui fait lever les épaules comme un jeune homme, jusqu'à son amusement réfléchi et au peu de considération qu'il montre pour ses propres travaux littéraires. Il veut devenir avocat de la défense, ne voit que peu d'obstacles — et en même temps la possibilité de les lever : sa voix claire qui, après la tonalité virile d'une demi-heure de plaidoirie, deviendrait, d'après lui, celle d'une jeune fille — doutes sur sa capacité à prendre la pose, mais il espère régler cela avec une plus grande expérience du monde — et enfin sa peur d'une transformation en victime du « mal du siècle », il a remarqué que c'était le cas pour des Juifs berlinois d'un certain âge et de son

genre, il est vrai que pour le moment il ne ressent rien de tel. Il se marie bientôt.

Safranski, un élève de Bernhard, fait, pendant qu'il dessine et observe, des grimaces, qui ont un lien avec ce qui est dessiné. Il me rappelle que pour ma part j'ai un fort don de transformation, que personne ne remarque. Combien de fois j'ai dû imiter Max. Hier soir sur le chemin du retour si j'avais été un spectateur j'aurais pu me confondre moi-même avec Tucholski. L'autre être doit alors devenir en moi si distinct et si invisible, que l'élément caché apparaît comme dans une image-attrape, où l'on ne trouverait jamais rien si l'on ignorait qu'il s'y cachait quelque chose. Lors de ces transformations j'aimerais tout particulièrement croire qu'il s'agit d'un trouble visuel, de mes propres yeux.

1. octobre lundi [dimanche 1911] À la synagogue Altneu³⁵ hier. Kol Nidre³⁶. Murmures assourdis comme à la Bourse. Dans le vestibule des troncs avec l'inscription « Des dons charitables faits en silence apaisent les mécontentements ». Un intérieur comme celui d'une église. Trois Juifs pieux, apparemment de l'Est. En chaussettes. Penchés sur leur livre de prière, le châle de prière recouvrant la tête, se rapetissant le plus possible. Deux pleurent, seulement émus par le jour de fête ? L'un n'a peut-être que mal aux yeux, il les appuie rapidement contre le mouchoir encore plié, pour presque tout de suite rapprocher à nouveau son visage du texte. La parole n'est en fait pas essentiellement chantée, mais derrière

la parole sont tissées des arabesques à partir d'elle, étirée comme un fin cheveu. Le jeune garçon qui, sans aucune idée de la cérémonie dans son ensemble et sans possibilité de s'orienter, le bruit dans les oreilles, se faufile entre les gens serrés et se voit repousser. Le commis élégant qui se secoue vite en priant, ce qui ne peut être compris que comme une tentative d'accentuer au maximum chaque mot, même si cette accentuation ne peut être comprise cela lui permet d'épargner sa voix, qui, de toute façon, dans le bruit, ne pourrait produire une accentuation claire et forte. La famille du propriétaire du bordel. J'ai été incomparablement plus saisi par le judaïsme dans la synagogue Pinkas.

Au b. Suha³⁷ il y a trois jours. Une Juive avec un visage étroit, ou plutôt qui se termine par un menton étroit, mais avec un mouvement large grâce à une coiffure déployée en ondulations. Les trois petites portes qui conduisent de l'intérieur du bâtiment au salon. Les clients comme au poste de garde dans une pièce de théâtre, des boissons sur la table, on ne s'en sert presque pas. La dame au visage plat dans une robe étriquée, robe qui ne commence à bouger que très bas dans un ourlet. Quelques-unes ici et auparavant habillées comme des marionnettes pour castelets d'enfants, comme on les vend sur le marché de Noël, c'est-à-dire avec des ruches et des dorures collées et cousues lâchement, si bien qu'on peut les arracher d'un coup et qu'alors elles s'effritent dans les doigts. La tenancière, avec sa chevelure blond mat posée bien tendue sur un support qui est sans aucun doute répugnant, avec son nez pendant

fortement et dont la direction entretient un lien géométrique quelconque avec ses seins tombants et son ventre proéminent, se plaint de migraines, dont la cause est qu'on est aujourd'hui samedi, il y a une grande animation mais qui ne rapporte rien.

à propos de Kubin : L'histoire d'Hamsun est douteuse. On pourrait raconter, comme si elles avaient été vécues, de telles histoires par milliers à partir de ses œuvres.

à propos de Goethe : « Idées excitées » : ce ne sont que les idées que la chute du Rhin excite. On constate cela à propos d'une lettre à Schiller. — L'observation instantanée et isolée « le rythme de castagnettes des enfants en sabots » a produit un tel effet, est perçue d'une manière si générale, qu'il est impensable que quelqu'un qui n'aurait jamais lu cette remarque puisse la ressentir comme une idée originale.

2 octobre [1911] Nuit d'insomnie. Déjà la troisième de la série. Je m'endors bien, mais après une heure je me réveille comme si j'avais mis la tête dans un mauvais trou. Je suis totalement réveillé, j'ai la sensation de n'avoir pas du tout dormi ou alors sous une peau mince, j'ai de nouveau devant moi le travail de l'endormissement